

# Zwei Briefe des Schultheissen N.F. v. Steiger

Autor(en): **Steiger, R.F. v.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **3 (1897)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-127018>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Zwei Briefe des Schultheißen M. K. v. Steiger.

---

Schriftstücke von der Hand des letzten Schultheißen des alten Bern sind selten; man wird es daher begrüßen, wenn wir hier die Reproduktion eines Briefes des Schultheißen Steiger unsern Lesern bieten. Derselbe verdient um so mehr Interesse, als darin ein Bericht über die Flucht Steigers aus dem Grauholz enthalten ist. Er ist, wie der folgende, an den Schwiegerjohn des Schreibenden gerichtet, nämlich an Karl Friedrich Rudolf Matz, Oberherrn zu Schöftland und Rued, der sich am 10. Mai 1790 mit Margaretha von Steiger, der Tochter des Schultheißen, verheirathete.

Der erste der beiden Briefe ist in der „Sammlung meist ungedruckter Aktenstücke zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798“ von K. v. Erlach, S. 956—958 enthalten, wo aber als Adressat H. C. Matz v. Rued angegeben ist.

### I.

Ulm le 28 Mars 1798.

Je ne crojois pas, mon tres cher ami, en prenant congé de vous a Berne de me trouver jamais a meme de vous ecrire ou de vous revoir.

La providence a voulu me laisser survivre a mon infortunée patrie, je me sousmes avec confiance à sa volonté —

Elle m'a sauvée miraculeusement — un des derniers sur le champ de bataille, je me vis entouré de Hussards francois.

Je gaignois non sans peine les bois de Muri avec un seul caporal<sup>1)</sup>, ayant envoyé, un moment avant, mon valet en ville — pour sauver dans la maison ce qu'il pourroit, et me suivre a Thoune — ou si j'en echapois je me rendrois, bien décidé de ne pas me laisser prendre par les Francois.

Arrivé a Munsingen ou j'étois convenu avec le general de rallier le plus que possible de troupes pour deffendre l'Oberland,

Je fus un instant en danger d'etre assassine; le pauvre d'Erlach venoit de l'etre de la maniere la plus atroce — Reconu (d')une partie de soldats aupres desquel je m'étois trouvé a l'affaire du matin, m'entourerent, des paysans se reunirent avec eux — et me debaraserent d'une centaine de coquins furieux et yvres.

J'arrivai des lors fort heureusement a Thoune sans eprouver le moindre desagement, toujours suivi de quelques uns de mes braves compagnons. Thoune etoit dans la plus grande commotion.

Des gens, que je ne connois pas, veillerent a ma sureté, jusques a ce que je fus embarqué.

---

<sup>1)</sup> Korporal Dübi. Siehe dessen Bericht im Berner Taschenbuch für 1856, Seite 211 u. ff.

J'arrivai a 3 h. du matin a Unterseven, ou je trouvai le peuple deja en pleine insurrection et se disposant a mettre le feu au chateau d'Interlachen, quelques preposés le continrent — mais je ne pus engager personne a deffendre cette partie du pays.

Je fus donc obligé, pour ma propre sureté de gagner le Brunig, je fus fort (bien) accueilli a Brienz.

Mon frere<sup>1)</sup> m'y joignit avec ses deux petites filles de Toffen, venant d'Interlachen.

Nous traversames de compagnie les cantons d'Unterwalden, de Schweiz, le Togenburg jusques a St. Gall, ou je les laissai, pour arriver a Lindau, ou je comptois apprendre des nouvelles de ma femme et de Me. May<sup>2)</sup>. N'en trouvant pas, je passai a Stokach, d'ou j'envoyai un expres a Schaffhausen a Mr. Spleiss, auquel ces dames avoient etées recommandées.

Il m'apprit, qu'elles etoient parties pour Ulm, affin d'éviter l'orage, dont la ville etoit menacée par le revolutionnement des paysans et qui pouvoit etre dangereux pour les etrangers, surtout les Bernois.

Je fis donc les joindre a Ulm. Je les trouvai bien quant a la santé, tristes comme de raison, Me. May surtout d'être separée de vous — quoique rassurée par Mr. Schmid et votre lettre sur votre sort.

Incertain, mon cher ami, sur le parti que vous prendrez, je luy ay conseillé de rester avec nous jusques a ce qu'elle scut votre volonté a cet egard.

---

1) Joh. Albr. v. St., alt-Landvogt von Thorberg.

2) Tochter des Schultheißen, Gemahlin des Adressaten.

Nous ne comptons pas rester longtems a Ulm, tout annonce une révolution en Suabe — des que les troupes imperiales quitteront les environs d'Augs-purg, ce qui doit arriver un des premiers jours.

Je pense gagner cette dernière ville, et de la voir a considerer ou nous pourrons nous refugier et nous fixer pour quelque tems, avec sureté et oeconomie.

Je ne quitterai ma famille que lorsque elle (se sera) convenablement arrangee quelque part.

J'ignore, ou la fortune me conduira. Ce sera là ou je pourrai etre le plus utile a ma malheureuse patrie et le plus a meme de la venger.

Je vous embrasse mille fois, mon cher ami — mes respects chez vous.

Je souhaite que ma lettre soye plus heureuse que celle de votre femme qui vous ecrit chaque courrier.

Adieu mon cherissime ami

    Tout a vous

## II.

Je profite, mon bien cher ami, du depart de Christian, pour joindre le billiet a la lettre de votre femme.

Vous etes bien sur de l'extreme plaisir avec lequel j'ay appris enfin a Ulm de vos nouvelles.

Je ne croyois pas mon tres cher ami en nous separant a Berne ni vous revoir jamais ni ma famille.

J'esperois en joignant l'armée y trouver une fin honorable et ne pas survivre a mon infortunée patrie que la trahison, la lacheté et la folie avoient perdue et deshonorée — La providence en a dis-

Je ne croyais pas, Mon  
Très cher ami, en prenant  
congé de vous, oser  
de me braver, j'aurais  
à me ennuier, de vous revoir  
ou de vous revoir

La Providence, a voulu  
me laisser furieux, a  
mon infortunée Patrie  
de me, faisant, avec  
confiance, a la volonté -

Elle, en a fait un  
miraculeusement en un - un  
de desmiants, fait le gang  
de l'abolition; je me suis  
cubouré de l'histoire française

Je gagnais, non pas  
prière, les Poies, de Mon

avec, un seul Copie  
ayant envoye, un message  
d'apres lequel, Mors Valat  
en ville pour sauver,  
dans, la maison, ce, qu'il  
pouvait, et me jurer  
a Thourne ou si j'en  
sçavois, si me deant  
bien deinde, de ne pas me  
laisser, Priser par les  
Francois

arriver, a Mousien  
ou j'estoy avec eux, avec  
le general, de valier, le  
plus, que possible, de temps  
pour defendre, l'obstacle  
Je fus, un jour, en temps  
d'un assaut, le pauvre  
d'Orléans, venoit, de l'éch

de la manière la plus  
abovoy — accouin, une  
portie, Day Soldats, suppy,  
desquel, je, m'aboy, trouvi  
a l'affaire, du Motin  
ni cul surant — ~~accouin~~  
Dy Poylons, je accouin  
avec Euy — et me ~~spacant~~  
deboratant, d'une Ceulie,  
de Copains, ferrins et  
yous

D'arrivon, Des lors  
fort jeusement, a Thon  
sans epousas, le Rivard  
D'agrement, Toujours  
vein, de quelques uns  
de nos booves, Compagnon



Thoume, etoit, dans, la plus  
grande, Coarctation  
de gens, que, je ne  
connois pas, veillant  
a ma sante, jusqu'a  
ce que je fus, embarqué  
l'anné, a D. 3,  
du matin, a l'entree  
ou je trouvai, ce qui  
peuple, de je en plaines  
indirection et se disant  
a mettre, la feu, au  
chateau d'Johannes.  
quelques, Provinces, la  
continuant — Mais  
je, ne puis, engager  
Personne a defendre  
cette partie du royaume

Uster le 28 Mars 1798

Je fus, pour obliger, sans, au  
pouvois Sente, de geyers, le  
Pouvois Je fus fort  
accablé a sonnez

Mon frere, un y pringis  
avec, les deux autres, G. L. L.  
de Toffen, devant d'interlocu

haus, Fourcosse  
de Compenyoni, les Poulus  
d'entendement de S. J. J.  
le Toyenbury, jus (en)  
a St. Gall, au si les Cuisiniers,  
pe arrivés, a l'indan, au  
si Comptoy, apprenant,  
des hauts valles, de Ma fene  
et de Me. May, non  
trouvant, pas je passon

a Stokarz, D'on j'envoie,  
en Et mes a Seyffhanten, a tout  
Spleiss, auquel, ces Domes avaient  
chiz avec unand ein

Il m'apport, qu'elles sont  
partie pour Allen, affen  
d'evites, l'orange, soit, la ville  
estoit menuee par, la  
revolutionnement, de Poysses  
et qui pouvoit etre dangereux  
pour, les Chaux, surtout  
les Barons

Je fus donc, les j'envoie  
a Allen Je les Trouverai  
bien, quant a la Soubie  
les la ~~par~~ de voir tout

Ma, mes, surtout, d'etre  
Je pense de vous

qu'avez vous, par  
Mr. Segun, et d'obtenir.

Lettre, fut votre fort  
jeu de la main, Mon cher  
ami, fut le parti, que vous  
vraiment je lui, et  
conseille, de rester, avec  
nous, jusqu'à ce, qu'elle  
soit, votre volonté, a cet  
égard —

Nous ne comptons  
pas rester, longtemps, à aller  
tout au long, une révolution  
en Suabe — D'après, les  
troupes impériales, partent  
les Espagnols, d'aujourd'hui,  
ce qui, doit avoir été  
un des premiers jours

Je pense, que vous  
êtes dans une ville, et  
D'après le fait, a l'instinct

on vous pourrions, nous  
refugier, et nous fuir  
sans qu'elles s'en aperçoivent,  
et économiser

Je ne quitterai, ma  
famille, que lorsqu'elles  
convenablement, arrange  
quelque part —

Zigane, ou la fortune  
me conduira. Ce sera la  
ou, si pourrions être, le  
plus utile à ma malheureuse  
Notre, et le plus à même  
de la venger

Je vous embrasse, mille  
fois, mon cher ami —  
My respects, cher Jean

Je Souhaitte, que m'a  
Lettre soit, plus favorable  
que celle de votre femme  
qui, vous écrit. Je vous salue  
à Jean, mes expressions  
Tout à vous

posé autrement. J'ay echapé comme par miracle a la mort que je crojois un bonheur pour moy, mais (aussi) aux Hussard qui me serroit de pres.

En me conservant, la Providence m'a imposé la tache d'employer le peu de jours que j'ay a vivre encore a delivrer ma patrie de ses oppresseurs et a la venger. Je la rempliroi mon cher ami de mon mieux et autant que mes foibles moyens me le permettront.

. . . (Familienangelegenheiten) . . . . En attendant, ne soyes pas en peine de nous; nous sommes a meme de nous tirer convenablement d'affaire — partout nous trouvons les temoignages les moins equivoques de bienveillance, d'interet et d'egard . . .

Nous serons, je pense, a Munich, quand vous recevrez nos lettres; la vie y est de moitié moins chere qu'a Augsbourg. J'attendray la les reponses de Berlin et de Londres a mes lettres — et ces reponses decideront, je pense, de l'endroit, ou je fixerai notre domicile.

Si vous adresses, mon cher ami, vos lettres a Mr. de Halder a Augsbourg, elles nous parviendront surrement, ou que nous soyons,

Mille respect et compl. a Schoftland ou je pense que Me. votre mere et sa famille seront arrivés. — Rien n'egale la verité des vœux que je fais pour vous que celle de l'attachement avec lequel je suis, mon tres cher ami,

Tout a vous

Augsbourg, 9 avril (1798).

Steiger.